

Un peu, beaucoup, passionnément,  
à la folie, pas du tout

## Du même auteur

*Les Lunes de Jupiter*

Albin Michel, 1989

Points n° 3021

*Amie de ma jeunesse*

Albin Michel, 1992

Points n° 3212

*Secrets de polichinelle*

Points n° 2874

*L'Amour d'une honnête femme*

Rivages, 2001

Points n° 2873

*La Danse des ombres heureuses*

Rivages, 2002

Rivages poche n° 483

*Loin d'elle*

Rivages, 2007

*Fugitives*

Éditions de l'Olivier, 2008

Points n° 2205

*Du côté de Castle Rock*

Éditions de l'Olivier, 2009

Points n° 2441

*Trop de bonheur*

Éditions de l'Olivier, 2013

Points n° 3286

*Rien que la vie*

Éditions de l'Olivier, 2014

Points n° 4181

ALICE MUNRO

Un peu, beaucoup,  
passionnément,  
à la folie, pas du tout

*traduit de l'anglais (Canada)  
par Agnès Desarthe*

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

L'édition originale de cet ouvrage  
a paru en 2001 chez McClelland  
sous le titre : *Hateship, Friendship, Courtship, Loveship, Marriage.*

ISBN 978.2.8236.1374.2

© Alice Munro, 2001

© Éditions de l'Olivier  
pour l'édition en langue française,  
pour tout pays à l'exception du Canada, 2019.

© Éditions du Boréal  
pour l'édition en langue française au Canada, 2019.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À Sarah Skinner, avec toute ma gratitude*



Un peu, beaucoup, passionnément,  
à la folie, pas du tout

Il y a des années de cela, à l'époque où les trains assuraient encore la desserte locale, une femme au front haut constellé de taches de son et surmonté de bouclettes tirant sur le roux entra dans la gare pour demander des renseignements concernant l'expédition de meubles.

Le guichetier avait pour habitude de badiner avec les dames, en particulier les moins jolies, qui semblaient apprécier d'autant plus.

« Des meubles ? dit-il, comme si jamais personne n'avait eu pareille idée. Alors. Voyons. De quel genre de meubles s'agit-il ? »

Une table et six chaises. Une chambre à coucher complète ; un canapé, une table basse, des guéridons, une lampe sur pied. Et aussi un vaisselier et un buffet.

« Ouuh là ! Mais c'est une maison tout entière.

– Ça ne devrait pas coûter tant que ça, dit-elle. Il n'y a pas d'ustensiles de cuisine et tout juste le mobilier nécessaire pour une chambre. »

Ses dents étaient massées vers l'avant de sa bouche, comme prêtes pour l'affrontement.

« C'est un camion qu'il vous faut, fit l'homme.

– Non. Je veux que ça parte en train. J'envoie tout ça vers l'ouest, en Saskatchewan. »

Elle s'adressait à lui d'une voix forte, comme s'il avait été sourd ou idiot, et il y avait quelque chose qui clochait dans sa façon de prononcer certains mots. Un accent. Il songea aux Néerlandais – les Néerlandais commençaient à s'installer dans le coin –, mais

elle ne possédait pas la corpulence des Néerlandaises, ni leur joli teint rose, pas plus que leur chevelure blonde. Elle avait peut-être moins de quarante ans, mais quelle importance ? Tout sauf une reine de beauté.

Il reprit les choses de manière froidement professionnelle :

« D'abord, vous aurez besoin d'un camion pour apporter tout votre bazar ici depuis l'endroit où il se trouve. Et il vaudrait mieux qu'on s'assure que la ville où ça doit arriver en Saskatchewan est desservie. Autrement, il faudra que vous vous arrangiez pour que le chargement soit récupéré, mettons, à Regina.

– L'endroit s'appelle Gdynia, coupa-t-elle. Le train s'y arrête. »

Il saisit un répertoire couvert de taches de graisse qui pendait à un clou et lui demanda comment elle épelait ce nom. Elle prit le crayon, lui-même attaché à une ficelle, et écrivit sur un morceau de papier qu'elle avait tiré de son sac à main : *GDYNIA*.

« Qu'est-ce que c'est comme nationalité, ça ? »

Elle dit qu'elle l'ignorait.

Il s'empara du crayon pour suivre les lignes une à une.

« Y a pas mal d'endroits par là-bas où c'est rien que des Tchèques, des Hongrois ou des Ukrainiens », fit-il. Il lui vint à l'esprit, en prononçant ces paroles, qu'elle venait peut-être d'un de ces coins-là. Et alors, ce n'était qu'un constat.

« Ah, voilà, oui, c'est bien sur la ligne.

– Oui, dit-elle. Je veux que ça parte vendredi – c'est possible ?

– On peut mettre votre chargement dans le train, mais je ne peux pas garantir le jour où il arrivera. Tout dépend des priorités. Il y aura quelqu'un là-bas pour le réceptionner ?

– Oui.

– Le train du vendredi transporte à la fois des passagers et des marchandises, il part à quatorze heures dix-huit. Faut prévoir un camion le matin. Vous habitez en ville ? »

Elle hocha la tête tout en inscrivant son adresse. *106 Exhibition Road*.



Cela faisait peu de temps que les maisons avaient été numérotées et il ne se représentait donc pas le bâtiment, quoiqu'il sût où se trouvait Exhibition Road. Eût-elle prononcé le nom McCauley à cet instant qu'il s'y serait intéressé bien davantage ; les choses auraient alors tourné autrement. Il y avait pas mal de nouvelles maisons par là-bas. Elles avaient été construites après-guerre, même si on les désignait comme les « préfabriqués de la guerre ». Il se dit qu'il devait s'agir de l'une de ces baraques.

« Vous paierez au moment du départ, lui dit-il.

– Je voudrais aussi un billet pour moi, dans le même train.  
Vendredi après-midi.

– Même destination ?

– Oui.

– Vous pouvez aller jusqu'à Toronto avec ce train-là, mais après, il faudra que vous preniez le transcontinental. Il part à dix heures et demie du soir. Vous voulez voyager en wagon-lit ou dans un compartiment ordinaire ? En wagon-lit, vous aurez une couchette, dans un compartiment ordinaire une place assise. »

Elle répondit qu'elle voyagerait assise.

« Vous patienterez en gare de Sudbury pour le train en provenance de Montréal, mais c'est pas la peine de descendre, ils décrocheront les voitures et les raccrocheront à celles qui viennent de Montréal. Puis ce sera Port Arthur et Kenora. Vous resterez dans le train jusqu'à Regina, et là vous descendrez pour prendre l'omnibus. »

Elle acquiesça comme pour lui faire comprendre qu'elle désirait simplement qu'il s'active et lui donne son billet.

Sans se presser, bien au contraire, il précisa : « Mais je ne peux pas vous promettre que vos meubles arriveront en même temps que vous, ce sera plutôt un jour ou deux après. Question de priorités. Quelqu'un viendra vous chercher ?

– Oui.

– Parfait. Parce que ce sera pas une gare à proprement parler. Les

villes, là-bas, c'est pas comme ici. Elles sont assez rudimentaires en général. »

Elle paya, tirant les billets d'un rouleau serré dans une pochette en tissu qu'elle avait sortie de son sac. Comme une vieille dame. Elle compta sa monnaie également. Mais pas comme l'aurait fait une vieille dame – elle garda un instant les pièces au creux de sa main et les examina rapidement, mais il était clair qu'elle distinguait le moindre penny. Puis elle tourna les talons grossièrement, sans dire au revoir.

« À vendredi », lança-t-il.

Elle portait un long manteau d'une couleur indéfinie, par ce tiède après-midi de septembre, ainsi qu'une paire de lourdes chaussures à lacets avec des socquettes.

Il se versait un café avec son thermos, lorsqu'il la vit revenir soudain. Elle flanqua un coup du plat de la main sur le comptoir.

« Les meubles que je vous confie, dit-elle. Ils sont en parfait état, comme neufs. Pas question qu'ils soient éraflés, cognés ou abîmés de quelque façon que ce soit. Je ne veux pas non plus qu'ils sentent le bétail.

– Oh, vous savez, répondit-il. Les chemins de fer sont assez habitués à transporter des choses et ils n'utilisent pas les mêmes voitures pour les meubles et pour les cochons.

– Je tiens absolument à ce qu'ils arrivent exactement dans le même état que celui où ils seront au moment de quitter la ville.

– Écoutez, madame, quand vous achetez des meubles, ils sont dans un magasin, n'est-ce pas ? Mais est-ce que vous vous êtes déjà demandé comment ils étaient arrivés là ? Ils n'ont pas été fabriqués sur place, je me trompe ? Non. Ils ont été assemblés dans une usine je ne sais où, puis acheminés jusqu'au magasin, et il y a de grandes chances que ce soit en train. Donc, dans ce cas, est-ce que ça ne prouve pas que les chemins de fer savent en prendre soin ? »

Elle ne cessait de le regarder sans sourire ni reconnaître l'irrationalité toute féminine de son inquiétude.

« J'espère bien, dit-elle. J'espère qu'ils savent ce qu'ils font. »

L'employé de la gare aurait pu affirmer, sans une seconde de réflexion, qu'il connaissait tout le monde en ville. Ce qui signifiait en vérité qu'il connaissait environ la moitié des habitants. Et la plupart de ceux qu'il connaissait étaient des gens du cru, ceux qui étaient vraiment « d'ici », au sens où ils n'avaient pas débarqué hier et n'avaient pas le projet de partir. Il ne connaissait pas la femme qui se rendait en Saskatchewan parce qu'elle ne fréquentait pas la même église que lui, n'enseignait pas à l'école de ses enfants, et ne travaillait dans aucun des magasins, restaurants ou bureaux dans lesquels il avait l'habitude d'aller. Elle n'était pas non plus l'épouse d'un des membres d'une association locale, telle que les Elks, les Oldfellows, le Lions ou le Legion Club, qu'il connaissait. Un regard sur sa main gauche tandis qu'elle tirait l'argent de son sac lui avait suffi – et ce n'était pas une surprise – pour savoir qu'elle n'était pas mariée. Avec ses gros souliers, ses socquettes à la place de bas, et pas de gants dans l'après-midi, elle aurait pu passer pour une fermière. Mais elle était dénuée de l'hésitation dont ces dernières faisaient généralement preuve, une espèce de gêne. Elle n'avait pas des manières de campagne – en fait, elle n'avait pas de manières du tout. Elle l'avait traité comme s'il avait été une machine à délivrer des informations. De plus, elle avait donné une adresse citadine – Exhibition Road. La personne qu'elle lui évoquait le plus était une religieuse en civil qu'il avait vue à la télévision, elle expliquait son rôle de missionnaire quelque part dans la jungle – probable qu'elles avaient choisi de laisser tomber leur costume de nonne dans ces coins-là parce que ça leur permettait de crapahuter plus facilement. La bonne sœur avait souri deux ou trois fois au cours de l'entretien pour montrer que sa religion était censée rendre les gens heureux, mais sinon, la plupart

du temps, elle regardait le public comme si elle avait considéré que l'humanité entière était sur terre pour qu'elle la mène à la baguette.

Il y avait encore une chose que Johanna devait faire et qu'elle n'avait cessé de repousser. Aller chez Milady, la boutique de vêtements, pour s'acheter une tenue. Elle n'était jamais entrée dans ce magasin – quand elle avait besoin de quelque chose, comme de chaussettes, par exemple, elle allait chez Callaghan, Vêtements pour hommes, femmes et enfants. Elle en possédait beaucoup qui lui venaient de Mme Willets, notamment ce manteau-là, qui ne s'userait jamais. Quant à Sabitha – la jeune adolescente dont elle s'occupait chez M. McCauley –, elle héritait fréquemment des tenues coûteuses de ses cousines.

Dans la vitrine de chez Milady, deux mannequins arboraient des tailleurs dont la jupe était plutôt courte et la veste carrée. L'un était d'un roux tirant sur l'or et l'autre d'un vert profond et doux. De grandes feuilles d'érable en papier du plus mauvais goût étaient éparpillées aux pieds des mannequins et collées çà et là sur la vitrine. À une époque de l'année où le principal souci des gens était de ratisser les feuilles mortes pour les brûler, ils n'avaient rien trouvé de mieux comme décoration. Une affichette, écrite en noir d'une main gracieuse, était fixée en travers de la vitre. Elle annonçait : *Élégance et simplicité, la mode pour cet automne.*

Elle ouvrit la porte et entra.

Juste en face d'elle, un miroir en pied refléta sa silhouette dans le manteau d'excellente qualité mais sans forme de Mme Willets ; il dévoilait quelques centimètres de jambes nues, à l'aspect capitonné, au-dessus des socquettes.

C'était fait exprès, bien entendu. Ils plaçaient le miroir à cet endroit afin que vous preniez la juste mesure de vos défauts dès l'entrée, et que – espéraient-ils – vous en veniez spontanément à la conclusion suivante : il faut impérativement que j'achète quelque

chose pour améliorer le tableau. Une ruse si évidente qu'elle aurait aussitôt rebroussé chemin si elle n'était pas venue ici avec une idée précise en tête, sachant exactement ce qu'elle devait acheter.

Le long d'un mur courait un portant garni de robes du soir, toutes parfaites pour les reines du bal, avec leur tulle et leur taffetas, leurs couleurs de rêve. Et juste à côté, protégées par des portes vitrées afin qu'aucun doigt profane ne puisse les souiller, il y avait une demi-douzaine de robes de mariée, pure écume blanche, satin vanille ou dentelle ivoire, brodées de perles d'argent ou de perles fines. Corsage étroit, décolleté festonné, jupe somptueuse. Même plus jeune, elle n'avait jamais pu envisager de telles extravagances, pas seulement par rapport à l'argent, mais aux attentes aussi qu'elle pouvait déceimment s'autoriser, à l'espoir absurde d'une transformation et de la félicité qui s'ensuivrait.

Deux ou trois minutes s'écoulèrent avant que quelqu'un se montrât. Peut-être disposaient-ils dans l'arrière-boutique d'un genre d'œuilleton qui leur avait permis de l'espionner et de décider que, n'étant pas une cliente digne d'eux, elle finirait par repartir.

Pas question. Elle s'avança par-delà le reflet renvoyé par le miroir – passant du linoléum de l'entrée à un splendide tapis rouge – et, au bout d'un long moment, le rideau qui masquait le fond du magasin s'ouvrit pour laisser passer Milady en personne, vêtue d'un tailleur noir aux boutons étincelants. Hauts talons, chevilles fines, gaine si serrée que ses bas crissaient, cheveux d'un blond doré tirés en arrière de son visage maquillé.

« J'aimerais essayer un des tailleurs de la vitrine, dit Johanna d'un ton qu'elle avait répété mentalement. Le vert.

– Oh, c'est un ravissant tailleur, dit la femme. Celui de la vitrine est un 36. Voyons voir, vous m'avez plutôt l'air de faire du 42, je me trompe ? »

Elle frôla Johanna pour la précéder vers l'arrière du magasin où étaient présentés les vêtements ordinaires, tailleurs et robes de prêt-à-porter.

« Vous avez de la chance. Il nous reste un 42. »

La première chose que fit Johanna fut de regarder le prix. Facilement le double de ce à quoi elle s'était attendue, et il était hors de question qu'elle fasse semblant de rien.

« C'est drôlement cher.

– C'est un très beau lainage. » La femme s'affaira jusqu'à trouver l'étiquette et se mit à lire une description de l'étoffe à laquelle Johanna prêta une oreille peu attentive, absorbée qu'elle était dans l'examen de l'ourlet qui seul témoignait de la qualité de l'ouvrage. « C'est léger comme de la soie, mais solide comme de l'acier. Notez qu'il est entièrement doublé, un mélange très agréable de soie et de rayonne. Aucun risque que le tissu se déforme au niveau de l'assise, comme c'est le cas pour des tailleurs de moins bonne qualité. Regardez comme les poignets, le col et les petits boutons en velours sur la manche sont élégants.

– Je les vois parfaitement.

– C'est le genre de détails qui justifie la différence de prix, impossible d'obtenir pareil raffinement sans cela. J'adore la douceur du velours. Il n'y en a que sur le modèle en vert – le tailleur abricot ne comporte pas de velours, alors qu'ils sont exactement au même prix. »

C'était effectivement le col et les poignets en velours qui conféraient au tailleur, selon Johanna, un air de luxe subtil et lui donnaient si cruellement envie de l'acheter. Mais il était hors de question qu'elle l'avoue.

« Le mieux, ce serait que je l'essaie. »

C'était pour cela qu'elle était venue après tout. Sous-vêtements propres et talc sous les aisselles.

La femme eut la délicatesse de la laisser seule dans la cabine brillamment éclairée. Johanna évita son reflet dans le miroir comme elle l'aurait fait d'un poison mortel, jusqu'à ce qu'elle ait ajusté la jupe et boutonné parfaitement la veste.

Au début elle concentra son regard sur le tailleur. Il était correct. La taille était bonne – la jupe plus courte que ce à quoi elle était

habituée, mais ses habitudes ne correspondaient pas à la mode en vigueur. Il n'y avait aucun problème avec ce tailleur. Ce qui clochait, c'était tout le reste. Ce qui dépassait. Son cou, son visage, ses cheveux, ses grandes mains et ses jambes épaisses.

« Comment ça se passe ? Permettez que je jette un œil ? »

Et même deux, songea Johanna, si vous pensez qu'on peut changer l'eau en vin, comme vous en jugerez par vous-même dans une seconde.

La femme l'observa depuis un certain angle, puis en adopta un autre.

« Bien entendu, il vous faut des bas et des talons. Comment vous sentez-vous ? Il est confortable, n'est-ce pas ?

– Très confortable, dit Johanna. Il n'y a rien à reprocher au tailleur. »

L'expression se modifia sur le visage de la femme qui se reflétait dans le miroir. Elle cessa de sourire. Elle avait l'air déçue et lasse, mais plus gentille.

« Parfois, c'est comme ça. On ne peut pas vraiment se rendre compte avant d'essayer. Parce qu'en fait... ajouta-t-elle avec une conviction nouvelle et plus modérée dans la voix, en fait vous avez une belle silhouette, mais une silhouette solide. Vous avez des os lourds, ce qui n'est pas un problème. Mais les petits boutons recouverts de velours, très peu pour vous. N'y songeons plus. Retirez-le. »

Lorsque Johanna se retrouva en sous-vêtements, on toqua à la cloison et une main apparut sur le côté du rideau.

« Tenez, passez ça pour voir. »

Une robe en lainage marron, entièrement doublée, avec une jupe d'une bonne longueur joliment froncée, des manches trois quarts et un décolleté rond très sobre. Le tout aussi austère que possible, hormis le détail que constituait une fine ceinture dorée. Pas aussi chère que le tailleur, mais d'un prix tout de même élevé si l'on considérait la simplicité de l'ensemble.

Au moins la jupe était d'une longueur plus décente et créait un

mouvement élégant autour des jambes. Elle inspira profondément et se regarda dans le miroir.

Cette fois on n'aurait pas dit qu'on l'avait fourrée de force dans un vêtement pour plaisanter.

La femme s'approcha d'elle et se mit à rire, non pour se moquer mais parce qu'elle éprouvait un véritable soulagement.

« Elle est exactement de la couleur de vos yeux. Vous n'avez pas besoin de porter du velours. Vous avez des yeux de velours. »

C'était le genre de boniment que Johanna aurait rejeté, d'ordinaire, avec un ricanement, sauf qu'à l'instant où elles avaient été prononcées ces paroles avaient un accent de vérité. Ses yeux n'étaient pas particulièrement grands et si on lui avait demandé de décrire leur couleur, elle aurait répondu : « Je crois qu'ils sont plus ou moins marron. » Mais à présent ils paraissaient vraiment d'un brun sombre, doux et luisant.

Ce n'était pas qu'elle s'était soudain mise à penser qu'elle était jolie ou quoi. Seulement que ses yeux auraient été d'une couleur attrayante s'ils avaient été un morceau de tissu.

« J'imagine que vous ne portez pas souvent de chaussures habillées, avança la femme. Mais avec des collants et juste un peu de talon – je suppose que vous n'êtes pas non plus du style à mettre des bijoux, et vous avez bien raison d'ailleurs, c'est inutile avec cette ceinture. »

Afin de couper court au laïus de la vendeuse, Johanna déclara : « Je n'ai plus qu'à l'enlever pour que vous puissiez l'emballer. » Elle était désolée d'avoir à se séparer du doux poids de la jupe et du discret ruban d'or qui soulignait sa taille. Elle n'avait jamais de sa vie éprouvé ce sentiment idiot : se sentir mise en valeur par ce qu'elle portait.

« J'espère que c'est pour une grande occasion, lança la femme, tandis que Johanna se dépêchait de réintégrer son accoutrement ordinaire qui semblait soudain minable.

– Fort possible que ce soit ma tenue de mariée », dit-elle.

Elle fut surprise d'entendre ces mots sortir de sa bouche. Ce n'était pas une erreur monumentale – cette femme ne savait pas qui elle était



et il y avait fort peu de risque qu'elle parlât d'elle à qui que ce fût qui l'eût connue. Elle s'était cependant juré de garder le secret. Elle avait dû sentir qu'elle était redevable de quelque chose à cette femme – elles avaient traversé le désastre du tailleur vert et la découverte de la robe en lainage marron ensemble, cela avait créé un lien entre elles. Ce qui n'avait aucun sens. La femme avait pour tâche quotidienne de vendre des vêtements, elle était simplement parvenue à ses fins.

« Oh ! s'écria-t-elle. Oh, c'est merveilleux. »

Oui, peut-être bien, songea Johanna, mais bon, peut-être pas tant que ça. Cela dépendait de la personne avec qui on se mariait. Un fermier miséreux qui avait besoin d'une bête de somme à demeure, ou un vieillard à moitié invalide et asthmatique en quête d'une infirmière à domicile. Cette femme n'avait pas la moindre idée du genre d'homme prévu pour elle, et ce n'était pas ses affaires, d'ailleurs.

« Je parie que c'est un mariage d'amour, fit-elle, comme si elle avait eu le pouvoir de lire dans ces pensées grognonnes. C'est pour ça que vos yeux brillaient tout à l'heure. Je l'ai emballée dans du papier de soie. Tout ce que vous aurez à faire, c'est la pendre à un cintre et le tissu tombera merveilleusement. Vous pouvez lui donner un petit coup de fer, si vous y tenez, mais ce sera sans doute inutile. »

Puis il fallut procéder au paiement. Elles firent toutes deux semblant de ne pas regarder le montant, mais le virent parfaitement l'une et l'autre.

« Ça vaut le coup, dit la femme. On ne se marie qu'une fois. Enfin, ce n'est pas toujours la stricte vérité... »

– Dans mon cas, ça le sera », affirma Johanna. Son visage était brûlant et empourpré car le mariage n'avait en réalité jamais été évoqué. Pas même dans la dernière lettre. Ce qu'elle avait révélé à cette femme était ce sur quoi elle comptait, et peut-être que cela ne lui porterait pas chance de le lui avoir dit.

« Où l'avez-vous rencontré ? demanda la femme, toujours avec ce ton de gâité mélancolique. Comment s'est passé votre premier rendez-vous ? »

– Je l’ai connu par la famille », lui confia Johanna. Elle n’avait pas prévu d’en dire davantage, mais elle s’entendit ajouter : « À la fête foraine de London, dans l’Ontario.

– À la Western Fair, dit la femme. À London. » Elle aurait aussi bien pu s’exclamer : « Au bal du château. »

« Il y avait sa fille et une de ses camarades avec nous, précisa Johanna en songeant qu’il aurait été plus juste de dire que c’était elle qui les accompagnait, Sabitha, Edith et lui.

– Eh bien, je peux dire que je n’ai pas perdu ma journée. J’ai trouvé la robe dans laquelle une heureuse fiancée sera conduite à l’autel. Cela suffit à justifier mon existence. »

La femme noua un étroit ruban rose autour du carton qui contenait la tenue, s’affaira sur une rosette inutile avant de terminer par un espiègle coup de ciseaux.

« Je suis ici du matin au soir, remarqua-t-elle. Et, parfois, je me demande tout bonnement ce que je fabrique. Je me dis, Mais qu’est-ce que tu fabriques ici ? Je fais une nouvelle vitrine et j’imagine des astuces pour attirer des clients, mais il y a des jours – des jours entiers – où je ne vois pas une âme passer la porte. Je sais, les gens pensent que ces vêtements sont trop chers, mais ils sont de bonne qualité. Ce sont de très beaux vêtements. Si c’est la qualité qu’on veut, il faut mettre le prix.

– Ils viennent quand ils veulent quelque chose comme ça, dit Johanna en regardant les robes du soir. Où pourraient-ils aller sinon ?

– C’est ça, le problème. Nulle part. Alors ils vont dans une grande ville – c’est là qu’ils vont. Ils prennent la voiture et font soixante-dix ou cent cinquante kilomètres, peu importe ce que ça leur coûte en essence, et ils se disent que comme ça ils trouveront quelque chose de mieux que ce que j’ai à proposer ici. Mais c’est faux. Pas de meilleure qualité, ni un meilleur choix. Rien. C’est seulement qu’ils auraient honte de dire qu’ils ont acheté leur tenue de mariage ici. Ou bien ils viennent pour essayer, et puis ils disent qu’ils vont réfléchir. Je repasserai, disent-ils. Et moi je pense, Mais oui, c’est ça, car je sais ce que ça

signifie. Ça signifie qu'ils vont tenter de dégoter la même chose pour moins cher à London ou à Kitchener, et même si ce n'est pas moins cher, ils l'achèteront là-bas, vu que, sinon, ils auront fait toute cette route pour rien, et qu'en plus ils en auront assez de chercher. Je ne sais pas, ajouta-t-elle. Peut-être que si j'étais du coin, ce serait différent. Ils sont chauvins ici, je trouve. Vous n'êtes pas du coin, je me trompe ? »

Johanna répondit : « Non.

– Vous ne trouvez pas que les gens d'ici sont chauvins ? »

Chaud vin.

« Pas facile pour un étranger de se faire accepter, c'est ça que je veux dire.

– J'ai l'habitude d'être seule, fit Johanna.

– Mais vous vous êtes trouvé quelqu'un. Vous ne serez plus jamais seule, n'est-ce pas merveilleux ? Parfois je songe comme ce serait beau de se marier et de rester à la maison. Bien sûr, j'ai été mariée, et ça ne m'a pas empêchée de travailler. Enfin. Sait-on jamais, le prince de la lune va peut-être débarquer sur terre, entrer dans la boutique, tomber amoureux de moi et tout sera réglé ! »

Johanna devait se hâter – le besoin de conversation qu'avait cette femme l'avait retardée. Elle se dépêchait de retourner à la maison pour ranger ses achats avant que Sabitha ne rentre de l'école.

Puis elle se rappela que Sabitha n'était plus là, ayant été emmenée à Toronto, le week-end dernier, par la cousine de sa mère, sa tante Roxanne, pour y vivre comme toute petite fille riche qui se respecte et fréquenter une école pour petites filles riches. Mais elle continua néanmoins de presser le pas – à tel point qu'un petit malin adossé au mur du drugstore comme un étai humain lui cria : « Où c'est qu'y a l'feu ? » Alors elle ralentit un peu afin de ne pas attirer davantage l'attention.

Le carton contenant la robe ne passait pas inaperçu – comment aurait-elle pu se douter que la boutique possédait ses propres cartons roses avec *Milady* écrit dessus en anglaises violettes ? Un indice révélateur.

Elle se sentait bête d'avoir parlé de mariage, quand lui n'y avait jamais fait allusion, et elle aurait dû s'en souvenir. Tant d'autres choses avaient été exprimées – ou écrites –, une telle tendresse et un élan si ardent que le mariage lui-même ne semblait qu'une omission sans conséquence. De la même façon qu'on pouvait très bien dire qu'on allait se lever, sans préciser qu'on allait petit-déjeuner, alors qu'il était clair que c'était l'enchaînement naturel.

Quoi qu'il en soit, elle aurait mieux fait de se taire.

Elle aperçut M. McCauley qui marchait dans la direction opposée sur le trottoir d'en face. Pas de problème – même s'il l'avait croisée de front, il n'aurait pas remarqué le carton qu'elle portait. Il aurait porté l'index à son chapeau en signe de salut et passé son chemin, s'apercevant sans doute qu'il s'agissait de sa gouvernante, mais peut-être pas. Il avait bien d'autres choses en tête et, pour ce qu'on en savait, il devait poser les yeux sur une ville entièrement différente de celle que le reste de la population voyait. Tous les jours ouvrés – et parfois, par distraction, même les jours fériés ou le dimanche –, il revêtait l'un de ses costumes trois pièces et une gabardine ou un épais pardessus, ainsi que son feutre gris et ses souliers parfaitement cirés, pour emprunter Exhibition Road en direction du bureau qu'il avait conservé au premier étage de ce qui avait été le magasin du burrelier-maroquinier. On en parlait comme d'un cabinet d'assurances, bien qu'il se fût écoulé de longues années depuis la dernière police qu'on y avait vendue. Parfois les gens grimpaient l'escalier pour le voir, peut-être dans le but de le consulter sur leurs contrats, ou, plus vraisemblablement, de récolter des renseignements concernant le bornage de terrains ou l'histoire de certains bâtiments de la ville ou encore de quelque ferme isolée dans la campagne. Son bureau était empli de cartes, anciennes et récentes, et il n'aimait rien tant que les déplier pour se plonger dans une discussion qui outrepassait de beaucoup la question posée. Trois ou quatre fois par jour, il en émergeait pour remonter la rue comme il le faisait à présent. Durant la guerre, il avait installé sa McLaughlin-Buick sur des parpaings dans





Réalisation : Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq  
Impression : Imprimerie Floch à Mayenne  
Dépôt légal : octobre 2019  
Imprimé en France